



**Conseil Économique
et Social**

Distr.
GÉNÉRALE

E/CN.4/1999/NGO/113
17 mars 1999

FRANÇAIS
Original : ANGLAIS

COMMISSION DES DROITS DE L'HOMME
Cinquante-cinquième session
Point 14 b) de l'ordre du jour provisoire

GROUPES ET INDIVIDUS PARTICULIERS : MINORITÉS

Communication de International Human Rights Association of American
Minorities, organisation non gouvernementale inscrite sur la Liste

Le Secrétaire général a reçu la communication reproduite ci-après, dont il diffuse la teneur conformément à la résolution 1996/31 du Conseil économique et social.

[11 mars 1999]

1. L'exposé qui suit est présenté au nom des anciens qui sont les gardiens de la culture ancestrale des communautés gullah et geechee habitant les îles côtières des États-Unis, et au nom de la Coalition des communautés îliennes gullah et geechee. La Coalition a été fondée pour que la population des îles puisse être en relation avec tous ceux qui dans le monde souhaitent aider les Gullah à préserver leur culture originelle et à la maintenir vivace.

2. Les ancêtres des Gullah sont venus du continent africain au temps de la traite des esclaves, capturés par les négriers anglais et transportés vers l'autre bord de l'Atlantique. Il ressort de diverses études universitaires et de la multitude de documents d'époque - registres, livres de bord, articles de journaux, testaments, etc. - que la majorité des Africains qui ont été débarqués sur les îles bordant la côte atlantique des États-Unis étaient originaires d'Afrique de l'Ouest. C'est de la "Côte du riz", de la "Côte au vent", que les Africains qui avaient une habileté particulière ont été emmenés, vendus et tenus asservis, sans liberté de choix ni droits, pour travailler dans les Antilles et plus tard dans les îles côtières.

3. Ces îles, où sont maintenant établis les Gullah et les Geechee, s'étendent de la Caroline du Sud, à la hauteur du comté de Georgetown, jusqu'à l'île Amelia au nord de la Floride. Le plus grand marché d'esclaves d'Amérique se tenait à Charles Town, dans les Carolines. La ville avait été construite par le labeur d'une main-d'oeuvre où on trouvait aussi bien des Indiens autochtones que des esclaves africains amenés de la Barbade par ceux que l'on appelait "les Messieurs Propriétaires anglais".

4. Charles Town est devenue l'actuelle Charleston de Caroline du Sud, que beaucoup de gens considèrent comme le centre de la culture gullah. Mais c'est d'abord là où cette culture s'est développée, c'est-à-dire dans les îles côtières, que l'on peut trouver des communautés gullah encore vivaces. Isolés sur des îles où ils avaient extrêmement peu de contacts avec le monde anglophone, ces Africains qui appartenaient à différentes ethnies, parlaient des langues dissemblables et ne pratiquaient pas les mêmes rituels ont fusionné tous ces éléments pour former une nouvelle culture, dotée de sa propre langue, le gullah.

5. Ce sont les Gullah qui récoltaient "l'or des Carolines", ce riz qui en vint à atteindre les plus hauts prix sur le marché. Ce sont eux qui cultivaient et transformaient le coton des îles, un coton à longues fibres qui partout dans le monde était réservé pour le linge le plus fin. À ces deux productions de rapport s'ajoutait celle de l'indigo. Si elles ont pu voir le jour, c'est parce que les Gullah savaient cultiver ces plantes. Ils ont créé la richesse qui a permis de bâtir l'infrastructure de l'Amérique, et qui a aussi contribué au développement de villes d'Europe comme Londres ou Liverpool.

6. Jamais les Gullah et les Geechee n'ont été admis à exercer leurs droits d'êtres humains, opprimés qu'ils ont été d'une façon ou d'une autre aux différentes époques. Il leur fallait travailler sans être payés, et on les arrachait à leur famille et à leurs compagnons pour les vendre. Si cette rupture des liens avec leur clan ou leur tribu amenait à se rapprocher ceux qui se trouvaient dans ces conditions, elle a aussi causé un irréparable dommage aux Gullah, qui ne pourront peut-être jamais retourner dans les villages d'où leurs ancêtres ont été arrachés. On ne leur a laissé aucune possibilité de transmettre cet enseignement.

7. Il n'était pas permis aux Gullah et aux Geechee esclaves d'écrire ou de lire. L'Amérique en fit une loi. Si on les surprenait à de telles occupations, le châtiment pouvait aller jusqu'à la mort, et c'était souvent le cas. Comme ils s'étaient servi du tam-tam lorsqu'ils s'étaient soulevés - ils le firent à plusieurs reprises - pour reconquérir cette liberté qui était un droit pour eux, on leur en interdit l'usage.

8. Les Gullah et les Geechee se sont alliés aux peuplades indiennes autochtones pour essayer de s'opposer aux immenses atteintes à leurs droits. Il s'ensuivit plus de 40 ans de guerre contre le Gouvernement et les milices, ce que les manuels scolaires américains mentionnent très rarement aujourd'hui. Quand ils le font, ils parlent des "guerres contre les Séminoles". "Guerres contre les Gullah" conviendrait mieux, puisque ceux-ci constituaient la fraction la plus importante des révoltés. Ils ont formé avec les Indiens au côté de qui ils avaient vécu des années et auxquels ils s'étaient mêlés la

communauté désignée sous le nom de "nation séminole" et sont par la suite descendus vers les marais de Floride, puis ont essaimé vers l'ouest, s'établissant dans ce qui est maintenant l'Oklahoma et le Texas et au Mexique.

9. Les Gullah qui ont été contraints à servir de domestiques sur le continent, ou qui y sont arrivés plus tard, après la guerre civile, parlent le geechee, qui est un dialecte gullah. De la même façon qu'ils en sont venus à employer davantage la langue dominante, l'anglais, ils ont dû abandonner une grande partie des usages qui étaient les leurs dans les îles. Ils ont été totalement privés de moyens d'instruction en langue gullah. La plupart d'entre eux n'ont jamais eu l'occasion d'apprendre quoi que ce soit de leur histoire. On leur a dit que leur façon de s'exprimer était arriérée, était celle d'ignorants, et que s'ils voulaient faire quoi que ce soit dans la vie, il fallait qu'ils y renoncent et qu'ils apprennent à "parler correctement l'anglais".

10. Cette communauté sur laquelle le monde extérieur empiète depuis l'époque de la guerre civile - d'abord avec l'arrivée de l'armée et des missionnaires et jusqu'à aujourd'hui, où s'y implante une multitude de lieux de villégiature et de villages de retraités - doit de ce fait subir des modes culturels qui lui sont étrangers et que d'autres groupes viennent superposer à ses propres façons d'être. Ses enfants suivent un enseignement qui a été conçu par des gens de l'extérieur, qui est tout entier axé sur l'histoire anglo-américaine et ne fait guère de place aux populations d'origine africaine, que l'on se contente d'évoquer par la désignation "les esclaves", en mentionnant ensuite trois ou quatre "Américains d'Afrique qui se sont distingués".

11. Les Gullah et les Geechee, qui ont jeté les fondements de la culture des Américains d'Afrique, ne sont pas mentionnés dans les salles de classe. Leur langue n'est toujours pas comprise et n'est par conséquent pas admise dans la sphère universitaire et celle des professions libérales. On leur a même dit dans des instances politiques ou juridiques qu'ils n'ont pas vraiment une culture. Une communauté, a dit Clifford Geertz, est un mode de vie défini par une culture. Si les Gullah et les Geechee ont pu survivre à la condition de bétail à laquelle les réduisait l'esclavage en conservant intacts leur langue, leurs formes d'expression spirituelle, leur artisanat et leurs savoirs, c'est parce qu'ils ont su rester forts, s'adapter et conserver foi en eux-mêmes. Ils sont devenus des maîtres en mimétisme, adoptant le ton de l'interlocuteur de façon à dissimuler leur culture, leur langue et leur conscience collective pour mieux les protéger.

12. Durant la guerre civile, par une instruction spéciale du général Sherman (Special Field Order No 15), il a été déclaré que les îles seraient exclusivement réservées aux Gullah, qui n'y seraient "soumis qu'à l'autorité de l'armée des États-Unis et aux actes du Congrès". Mais ces dispositions ont été rapportées par la suite et les Gullah n'ont jamais reçu ces terres. Beaucoup d'entre eux, cependant, purent en acheter de larges parcelles aux enchères. Lorsque les anciens maîtres anglo-saxons, dont une grande partie s'étaient réfugiés au Nord lorsqu'il était apparu que leurs esclaves allaient sans doute être libérés, eurent vent de cela, ils furent nombreux à tenter des actions en justice pour essayer de reprendre possession de ces terres. Les Gullah doivent encore aujourd'hui se battre pour pouvoir rester chez eux,

pour préserver leur langue et leurs coutumes et pour faire prendre conscience de leur existence avant d'être totalement éliminés ou d'être exclus de ce domaine qui est le leur mais leur sera bientôt fermé de toutes parts.

13. Un peu partout dans les îles, des promoteurs disposant de puissants moyens financiers ont construit des complexes immobiliers enclos en semant la ruine d'une culture dans le sillage. Nos cimetières et les autres lieux où nos morts sont ensevelis ont été profanés, les pierres tombales enlevées, les sols aplanis et au-dessus des tombes, on a aménagé des clubs, terrains de golf et autres installations où se divertissent les nantis. Nous n'avons rien pu faire pour arrêter cela, malgré les procès que nous avons intentés. En outre, la pollution des cours d'eau et des sols entraîne peu à peu la disparition de notre artisanat et de nos moyens de subsistance traditionnels.

14. Les Gullah ont demandé au Gouvernement américain ce qu'il faudrait faire pour que leurs terres ancestrales soient inscrites au Patrimoine mondial. On leur a répondu que les conditions fixées par les États-Unis rendent impossible le recours à ce moyen de sauvegarde. Mais une règle, nous le savons, peut avoir des exceptions et les lois peuvent être révisées. Les Gullah souhaitent que la Commission des droits de l'homme les aide à bien faire comprendre à l'administration américaine des parcs nationaux, le National Park Service, combien il importe de préserver leur collectivité, qui tient incontestablement une place dans l'histoire générale de l'humanité.

15. La Coalition des communautés îliennes gullah et geechee essaie en ce moment de trouver des fonds pour la remise en valeur des terres, où pourront ainsi revenir beaucoup des îliens qui en avaient été déplacés. Face à des prix fonciers qui dépassent largement leurs moyens et aux milliards de dollars que peuvent investir les sociétés de promotion immobilière, les Gullah ne peuvent pas lutter à armes égales pour la possession des lieux où ils ont vécu pendant des générations. Ils sollicitent l'aide de la Commission pour préserver la culture dont ils sont les gardiens.
